

l'ardité naturelle est encore augmentée par la destruction, presque complète, de forêts qui les ont autrefois ombragés. Le feu allumé par les sauvages, a détruit tout le bois de ce vaste pays. Partout l'on voit des débris dont quelques-uns attestent une richesse qu'on ne soupçonnerait pas à voir la désolation qui l'a remplacée.

Ces rochers sont, je crois, des ramifications des vastes chaînes de montagnes qui bordent la rive sud du St-Laurent. Cette chaîne, en descendant au Sud-Ouest, vient former la ceinture solide sur laquelle se brise la fureur des mers du Canada. A l'extrémité du lac Supérieur, ces rochers se divisent en deux branches. L'une qui passe au lac La Pluie et à celui des Bois, vient jouir des beautés de la rivière Winnipeg, et termine sa course à l'embouchure de cette rivière; l'autre, ne mettant ses délices que dans la largeur de sa course, se dirige, de suite, vers l'extrémité septentrionale du lac Winnipeg, et, de là, va en toute hâte, se reposer au sein des Montagnes Rocheuses.

J'ai remarqué que cette chaîne perd de sa hauteur et de sa beauté, à mesure que l'on se dirige vers le Nord-Ouest. Ce ne sont plus ces forêts magnifiques, ces crêtes élancées, que l'on admire au bas du St-Laurent. Ici, au contraire, on ne voit plus que des arbres, dont la petitesse est en parfaite harmonie avec l'infériorité de leurs espèces. Il y a bien encore quelques vallées assez agréables, mais dont la grâce n'est nullement rehaussée par le contraste. Les rochers sont bas et ne présentent rien de grand; s'ils s'élèvent encore quelquefois, ce n'est qu'à de rares intervalles, à peu près comme les soupirs qui s'exhalent d'une poitrine déjà usée; dans tout le cours de mon voyage je n'ai presque rien remarqué qui put réjouir la vue. Mais me dira mon frère Charles: "Un amant de la nature lui trouve partout des charmes". Peut-être, en effet, mais je ne suis qu'un ami de la nature. Je suis, à la vérité, très sensible à ses agréments, mais pas assez pour les trouver où ils n'existent pas. Ma vue est trop habituée à l'aspect d'un beau fleuve qui, fier de sa grandeur et de sa majesté, roule noblement des eaux limpides entre des rives aussi variées que délicieuses, pour se reposer avec complaisance sur une suite de petits lacs, qui se rétrécissent à chaque pas, et interrompent la course du voyageur, sans le dédommager par le grandiose d'une chute ou quelque chose de semblable. La nature sauvage, par cela seul qu'elle est sauvage, offre, sans doute des beautés auxquelles je ne suis pas indifférent; mais ces beautés sont surtout pour ceux qui ont besoin de s'éloigner du commerce des hommes et de se reposer de l'agitation dans laquelle ils se plongent ordinairement.

Quand on voyage des étés entiers, sans rencontrer de traces d'habitations, ni même de civilisation, alors le besoin est